



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

LE bal de l'Opéra, précédé de tant de préparatifs de toilettes, de dispositions de luxe et d'attentes curieuses et intéressées, a eu lieu samedi. Splendeur de décorations et de costumes; rien ne manquait à cette fête brillante. Il y avait luxe dans les parures des femmes, luxe dans les ornemens de la salle, luxe dans la foule qui s'y succéda pendant toute

la nuit. C'était une fête toute nationale, bien digne de la France, puisque l'humanité et le plaisir en formaient d'accord tous les frais. Nous nous proposons de revenir sur les détails de cette superbe réunion; nous parlerons aujourd'hui en masse des toilettes dont nos prochains numéros contiendront les détails les plus remarquables.

— Il y avait une immense quantité de robes en crêpe, des gazes de tous genres, des tulles brodés, lamés ou appliqués. En général peu de garnitures, mais beaucoup de blondes autour du corsage et sur les manches. Les manches berrets se partageaient la vogue avec les manches courtes bouffantes, à doubles sabots. On voyait assez de robes en étoffes riches, telles que velours moiré, velours d'Ispahan, satin, gros des Indes broché, etc. Ces robes avec des manches de blonde blanches ou des manches courtes, des berrets ou des turbans, et de riches parures en pierreries ou diamans formaient la toilette de la plupart des femmes qui n'étaient venues dans une loge que pour jouir quelques instans de la beauté du coup-d'œil.

— Les coiffures en cheveux méritent une mention honorable, car jamais on ne vit d'édifices plus charmans ni plus artistement combinés. Les tiges de fleurs qui s'élevaient dans les coques de cheveux, les branches de pierreries qui vacillaient avec grâce sur des touffes de boucles, et les perles qui entouraient les tresses, et les plumes, les esprits et les aigrettes, tous placés avec un goût exquis, faisait reconnaître la main des Hippolyte, des Nardin et de tant d'autres célèbres coiffeurs qui ont rendu leur art le plus puissant accessoire de l'élégance française.

— Les trois quarts des corsages étaient drapés sur la poitrine, et des mantilles de blonde s'attachaient par des nœuds au défaut des épaules. Sur les manches une seconde rangée de blonde était attachée quelquefois par-dessous la mantille et couvrait entièrement la manche.

Au concert de la cour la reine avait une robe de velours noir peinte à fleurs d'or, berret de drap d'or avec des esprits, ceinture de diamans et d'émeraudes, parure pareille.

M^{lle} D'ORLÉANS : robe de velours cramoisi, blonde jusqu'au genou, berret de gaze d'argent et de velours cramoisi, parure de turquoises et diamans.



LES JEUNES PRINCESSES : robe de moire bleu de ciel, rien en bas, seulement de la blonde au corsage; diamans sur le cou et dans les cheveux.

—La plupart des femmes étaient en blanc beaucoup de plumes sur la tête, entremêlées de fleurs et d'épis en diamans.

M^{me} VATRI : parure originale; robe de satin bouton d'or, nœuds sur les épaules comme les pages, en ruban de satin mordoré; dans les cheveux des giroflées mordorées et des dalias jaunes.

M^{me} ROTSCILD : robe de satin rose avec grande blonde en bas, marabouts roses et diamans dans les cheveux.

M^{me} C. : une superbe robe de satin blanc, immense blonde en bas, le corsage garni de blonde, marabouts blancs et diamans dans les cheveux.

M^{me} D. : robe de gaze, à dessins courans brodés en soie marron, et un filet d'or à côté, guirlande d'épis d'or.

M^{me} DE GUICCIOLI.

Les premiers chants de *Don Juan* sont les produits du séjour de lord Byron à Venise. Pour arriver à ces compositions si diverses, et qui s'éloignent si fort de la nature de ses premières inspirations, il ne fallait rien moins au poète que Venise, ses palais, ses fêtes, ses amours, ses saintes processions, ses assassinats, ses débauches, ses conspirations de Carbonari. Il se savait tous les jours calomnié à Londres; il regrettait son enfant et sa femme; il s'inquiétait de ses vers; puis il luttait de loin contre ses ennemis et ses envieux. D'ailleurs c'était un homme bilieux, colère, difficile à vivre, qui n'était bien que seul, qui n'accueillait la société que quand il s'agissait d'aller à quelque extrême vertu ou vice; car alors il les surpassait tous. L'ennui le dévorait souvent, souvent la colère l'emportait hors de toutes bornes. Un jour il fait arrêter une voiture publique, un des voyageurs l'avait regardé de travers, et faute à celui-ci de s'excuser ou de se battre, lord Byron lui coupe la figure avec son fouet; un autre jour, volé par une espèce de capitaine qui lui avait vendu un cheval, il pense le faire mourir de peur en lui proposant le duel. A lui seul lord Byron faisait peur au gouvernemen

Vénitien. Il l'inquiétait avec ses vœux ardents et hautement exprimés pour la liberté de l'Italie; beau rêve poétique!

Ce rêve commencé en Italie, Byron devait l'achever en Grèce. Vous comprenez bien que ce cœur si haut placé ne pouvait pas se contenter long-tems de ces amours subalternes. Il devait se lasser bientôt de ces voluptés faciles, de cet état spasmodique, de cette horrible position d'un homme qui ne trouve ni cœur, ni ame, ni langage suivi, ni rien de ce qui fait une passion durable. Il fallait à lord Byron une Italienne qui fût plus qu'une Italienne. Il rencontra M^{me} de Guiccioli, et son sort fut décidé.

Je voudrais dire quelle était M^{me} de Guiccioli et quel fut cet amour, et quelles traverses il eut à subir, et quelles peines de cœur, et quelles ravissantes extases, et quelles douleurs quand il fallut se quitter. Tous deux mariés, l'un à une femme insensible comme le marbre, l'autre à un vieux et avare mari, rusé et perfide Italien, qui s'étonne de voir sa femme s'affranchir du sigisbéisme : mariés tous deux et séparés par mille devoirs, par mille oppositions de caractère et de génie, faible Italienne, fougueux Anglais; femme souffrante et triste, homme violent et morose; poètes tous deux à leur manière; fiers tous deux, lui d'avoir vaincu tant de faiblesse, elle d'avoir soumis tant de force : ainsi faits ces deux amans trouvèrent le blâme même dans ce monde italien si facile en affaires d'amour. Il fut dit publiquement que la jeune comtesse manquait à ses devoirs d'épouse dans un pays où cette espèce de devoir est si peu étendu. C'était une suite de la fatalité qui pesait sur Byron : ainsi aimant, il suivait les traces de sa maîtresse à Bologne, à Ravenne, où fut la tombe du Dante, sous l'antique forêt de pins. La jeune femme était mourante à Ravenne, un regard de lord Byron lui rendit la vie. La voix de Byron, son tendre regard, ses petits soins, sa peur de la perdre, ses promenades en voiture, ses douces conversations sous les arbres de la Villa, que de biens ! En un mot il fit pour elle un poème ; pour elle, il n'acheva pas *don Juan*, soit que la comtesse ait affaibli un peu de cette rage dévergondée contre les femmes, soit que don Juan eût compris que ce ton satirique ne lui était plus permis, à lui si heureux !

Un jour la comtesse était absente, Byron était seul, aimé, aimant, triste : il fut se promener à la maison de sa maîtresse;



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
Chapeau des M^{mes} de M^{me} Jauriot rue de Monsigny N^o. 1. Robe de satin ornée
d'application en blonde des M^{mes} de la belle Anglaise rue de la paix N^o. 20.



Petit Courrier des Dames.

*Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Toilette de Ville.*

Coupe de cheveux de M^l Lamouroux rue des fosses Montmartre N^o 10.

il parcourait les appartemens déserts, les jardins touffus; il s'arrêtait aux bords de ces fontaines retentissantes, pensant à elle, pleurant sur elle, plein d'amour: la *Corinne* de M^{me} de Staël se trouve sous sa main, et sous le revers de ce livre il écrit à sa maîtresse absente: « Ma bien chère Theresa, » j'ai lu ce volume dans ce jardin; vous étiez absente, mon » cher amour, autrement je ne l'aurais pas lu; car je vous » aime et vous m'aimez. Cependant c'est moi qui vous aime » le plus, et qui ne peux cesser d'aimer. Pensez à moi quelquefois quand les Alpes et l'Océan nous sépareront; mais » cela n'arrivera jamais si vous ne voulez pas. »

Cela est touchant, sans doute, surtout partant d'un cœur flétri, d'une ame sans illusion, d'un homme perdu; il fallait sans doute que ce fût un puissant amour, l'amour qui faisait verser ces larmes, ces douces larmes; car depuis long-tems lord Byron ne pouvait pas pleurer. Il avait détruit à plaisir toutes les illusions qui entourent une femme. Il avait fait de la femme un cadavre. Il avait disséqué ce cadavre jusqu'à la dernière fibre; il avait détruit son idole; il l'avait flétri à plaisir; il avait fait *Don Juan*; il s'était mis à rire de ce rire convulsif si voisin des larmes et la dernière ressource du désespoir.

Hélas! il n'avait que trente-trois ans! A trente-trois ans c'était une vie terminée. Le poète était à bout, l'homme avait épuisé tous les plaisirs et toutes les amertumes! Survint la Grèce à défaut de poésies; arrivèrent des combats à défaut d'occupations: lord Byron redevint alors un homme comme tout le monde. Cette Grèce qu'il avait chantée, il la vit dans toute sa nudité dès qu'il eût résolu de la secourir; il la vit telle qu'elle était: pauvre, faible, désunie, manquant de tout, barbare, accablée par des forces supérieures; et il n'en fut que plus décidé à se mêler à son sort. Ce qui fait l'héroïsme de ce projet dans le poète, c'est que ce fut la froide décision d'un homme, et non pas l'enthousiasme d'un poète; c'est qu'il abandonna l'Italie et sa jolie comtesse pour aller mourir là-bas. Il avait tout fait à trente-trois ans: il avait *blessé le monde*, et il mit un terme à tous ces contrastes en mourant pour proclamer la liberté des peuples et l'égalité politique dans le monde.

LE DÉSEPOIR.

(TRADUCTION DE L'ITALIEN.)

C'est le jour des morts ; taciturne et noire , la nuit règne encore dans le firmament ; la nature entière est assoupie : on n'entend que le son lugubre et lent de la principale cloche du couvent. Au premier coup , les sœurs se ceignent le cilice et se revêtent.

Et ayant à la main une petite lumière , chacune sort de sa pauvre et petite cellule. Un voile sur le visage , elles traversent en hâte , deux à deux , trois à trois , les obscurs corridors , en murmurant des oraisons. Elles sont toutes dirigées vers la sainte maison où les anciennes sœurs du monastère reposent dans la paix du Seigneur.

Mais Ildegonde , fatiguée des pleurs qu'elle avait versés pendant tant de nuits , goûtait enfin quelque repos. bercée par un doux songe , elle croyait se mourir pleine de résignation et de pitié , brûlante de charité et répétant le saint nom de Jésus et de Marie , et ayant aussi auprès d'elle et le ministre de paix et le crucifix et le cierge béni.

Elle flottait encore entre le sommeil et la veille , lorsque le sinistre son de l'airain parvint à elle. Aussitôt elle rêve que c'est pour annoncer son agonie qu'il retentit. A cette pensée , elle se sent toute émue de joie ; elle se signe dévotement , elle invoque les saints et son ange tutélaire et dit la prière des agonisants.

Enfin , revenue tout-à-fait de son sommeil , elle ouvre soudainement ses yeux languissans : elle ne voit plus rien autour d'elle de tout ce que lui avaient présenté ses songes. Reconnaissant son erreur , elle tourne son visage sur le coussin et pleure... Son cœur se brise à l'amère idée de l'affreux avenir qui se prépare pour elle... A jamais séparée du monde et de Richard !

Ah ! dit-elle , pourquoi , comme j'en eus l'espoir , ne suis-je pas vraiment morte avant qu'on n'arrache de mes lèvres cette promesse que mon cœur craint et désavoue ! Non ! aucune espérance ne me console ! Voilà l'effet de la malédiction paternelle qui me presse. Oh ! Richard ! Richard ! hélas ! à ton nom je sens mes cheveux se dresser d'horreur. Jusqu'à présent mon amour fut innocent , je te crus destiné à moi par le ciel , mais

puisque tu t'es rendu rebelle envers Dieu, puisque tu es devenu hérétique, cet amour innocent sera un crime. Ah ! est-il écrit que je doive mourir avec le remords dans le cœur de t'avoir aimé ; mais résolue cependant à t'aimer éternellement, même dans la réprobation, le désespoir et l'impénitence !

Oui, oui, voilà la fin qui m'attend, malheureuse ! pour moi il n'y a point de salut : je sens que mon âme, si tu es damné, refuse d'être sauvée. Maudite par le Seigneur, je plongerai dans l'enfer au milieu des âmes perdues ; si je suis éternellement pressée sur ton sein, être damnée ne m'épouvante pas !

Hélas ! qu'ai-je dit ! Oh ! quel délire ! oh ! quel horrible blasphème m'est sorti des lèvres ! O seigneur, soutiens ma faible raison égarée dans le comble de la douleur ; et toi, ma tendre mère, qui es bienheureuse dans le sein du Seigneur, si les pleurs de ta fille arrivent encore jusqu'à toi, viens à mon secours, ô toi qui m'aimas tant ! Du sépulcre où gisent tes ossements fais sortir une voix de colère et de menace ; brise la froide pierre qui te couvre, et lève épouvantablement ta tête, sauve-moi de la fureur de ces femmes cruelles, entoure-moi de tes bras maternels ; sous ton linceul funèbre protège ta fille unique qui te fut si chère !

ooo ooooooooooooo

CONCERT A LA COUR.

Mercredi dernier il y a eu un concert à la cour. Le célèbre Paër dirigeait l'orchestre. Le choix des morceaux qui composaient le programme promettait ample moisson de plaisir aux heureux auditeurs. On a remarqué particulièrement un duo de la *Semiramide* (Assur et Arsace) chanté par M^{me} Raimbault et M. Lablache ; le grand air de *Tancredi* : *O patria !* chanté par M^{me} Raimbault ; un *quintetto* de Mathilde de Sabran, chanté par M^{mes} Malibran, Raimbault et M^{rs} Lablache, Zuchelli et Donzelli ; ensuite un duo de la *Semiramide* : chanté par M^{mes} Malibran et Raimbault. Ce dernier morceau a excité dans l'auditoire un enthousiasme que la majesté du lieu a pu seule contenir. Ces deux dames, émules et non rivales, fille et élève du célèbre Garcia, ont prouvé combien sa méthode enrichit et embellit le talent. Jamais les amateurs admis à l'honneur d'assister à ce concert n'ont rien entendu de comparable.

On a vu avec surprise l'aisance avec laquelle M^{me} Raimboux disait son chant : voix suave, sons pleins, expression sans efforts, gracieux et spirituels accens, une assurance que n'a point trahie une modestie égale aux charmes qui la distinguent ; tout justifiait l'admiration qu'excitait le talent de ces deux charmantes virtuoses.

M. Lablache a beaucoup récréé le noble auditoire par un air napolitain fort original, qu'il a chanté avec le goût qui lui est propre ; un autre air espagnol, le *Contrabandista*, n'a pas fait moins de plaisir.

ANNONCES.

— L'OMBRE DE HENRI IV AU PALAIS D'ORLEANS. SOMMAIRE. Le mot à l'oreille des dépositaires du pouvoir. L'auteur de l'Ombre de Henri IV à S. M. Louis-Philippe I^{er}, roi des Français. Le chant du coq. Veillons à la sûreté de ceux qui restent. Cinq feuillets des tablettes prophétiques de Joraël, d'Olivarius. Ma vision. Boutade d'un jésuite contre l'oracle du siècle. Prédications, etc. etc. Broch. in-8°. Prix : 3 fr. pour Paris. Par Mademoiselle M. A. LE NORMAND, auteur des Souvenirs de la Belgique, ou le Procès mémorable ; des Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine (Marie-Rose Tascher de la Pagerie), première épouse de Napoléon Bonaparte, etc. etc. A Paris, chez M^{lle} Le Normand, libraire-éditeur, rue de Tournon, n° 5 ; et chez Dondey-Dupré, Père et Fils, rue Saint-Louis, n° 46, au marais, et rue Richelieu, n° 47 bis.

— FAC-SIMILE DE TROIS LETTRES AUTOGRAPHES : 1^{re}, de CHARLES X (alors MONSIEUR), adressée à son fils, après son départ pour Bayonne en qualité de généralissime de l'armée d'Espagne ; 2^{me}, du DUC D'ANGOULÊME au roi d'Espagne FERDINAND VII ; 3^{me}, du ROI D'ESPAGNE au DUC D'ANGOULÊME. Suivies de quelques fragmens curieux également autographes. Extrait de la correspondance secrète, familière et politique d'entre tous les personnages, rois, princes, ambassadeurs, ministres et généraux français et étrangers qui ont participé à la guerre d'Espagne de 1823. Brochure in-4° du prix de deux francs, qui vient de paraître chez Dondey-Dupré, père et fils, rue St-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 47 bis.

A en juger par son titre, cette petite publication nous promet des révélations d'un grand intérêt. Nous verrons bien.

A ce Numéro sont jointes les planches 779 et 780.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marai